

« Monde compartimenté, manichéiste, immobile, monde de statues : la statue du général qui fait la conquête, la statue de l'ingénieur qui a construit le pont. Monde sûr de lui, écrasant de ses pierres les échines écorchées par le fouet. Voilà le monde colonial. L'indigène est un être parqué, l'apartheid n'est qu'une modalité de la compartmentation du monde colonial. La première chose que l'indigène apprend, c'est à rester à sa place, à ne pas dépasser les limites. C'est pourquoi les rêves de l'indigène sont des rêves musculaires, des rêves d'action, des rêves agressifs »

*Un Écrite pour l'aliénation et le désert, letter au ministre résident, 1956*

La fonction d'une structure sociale est de mettre en place des institutions traversées par le souci de l'homme. Une société qui accule ses membres à des solutions de désespoir est une société non viable, une société à remplacer. Le devoir du citoyen est de le dire. Aucune morale professionnelle, aucune solidarité de classe, aucun désir de laver le linge en famille ne prévalent ici. Nulle mystification pseudo-nationale ne trouve grâce devant l'exigence de la pensée.

M. le ministre, la décision de sanctionner les grévistes du 5 juillet 1956 est une mesure qui, littéralement, me paraît irrationnelle. Ou les grévistes ont été terrorisés dans leur chair et celle de leur famille, alors il fallait comprendre leur attitude, la juger normale, compte tenu de l'atmosphère. Ou leur abstention traduisait un courant d'opinion unanime, une conviction inébranlable, alors toute attitude sanctionniste était superflue, inopérante.

Je dois à la vérité de dire que la peur ne m'a pas paru être le trait dominant des grévistes. Bien plutôt, il y avait le voeu inéluctable de susciter dans le calme et le silence une ère nouvelle toute de paix et de dignité.

Le travailleur dans la cité doit collaborer à la manifestation sociale. Mais il faut qu'il soit convaincu de l'excellence de cette société vécue. Il arrive un moment où le silence devient mensonge. Les intentions maîtresses de l'existence personnelle s'accommodent mal des atteintes permanentes aux valeurs les plus banales.

Depuis de longs mois, ma conscience est le siège de débats impardonnable. Et leur conclusion est la volonté de ne pas désespérer de l'homme, c'est-à-dire de moi-même. Ma décision est de ne pas assurer une responsabilité coûte que coûte, sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a rien d'autre à faire.

Pour toutes ces raisons, j'ai l'honneur, M. le ministre, de vous demander de bien vouloir accepter ma démission et de mettre fin à ma mission en Algérie, avec l'assurance de ma considération distinguée.

In : Pour la Révolution Africaine (chapitre 1 / Le Colonisé en question)

« Tout Arabe est un malade imaginaire. Le jeune médecin ou le jeune étudiant qui n'a jamais vu un Arabe malade sait (cf. la vieille tradition médicale) que ces types sont des *farceurs*. Il y a quelque chose qui pourrait donner lieu à réflexion. En face d'un Arabe, l'étudiant ou le médecin est enclin à employer la deuxième personne du singulier. C'est gentil, nous dira-t-on... Pour les mettre à l'aise... Ils ont l'habitude... C'est plus fort que moi, me disait un interne, je ne puis les aborder de la même façon que les autres malades. Le personnel médical découvre l'existence d'un *syndrome nord-africain*. Non pas expérimentalement, mais selon une tradition orale. Le Nord-Africain prend place dans ce syndrome asymptotique et se situe automatiquement sur un plan d'indiscipline (cf. discipline médicale), d'inconséquence (par rapport à la foi : tout symptôme suppose une lésion), d'insincérité (il dit souffrir alors que nous savons ne pas exister de raisons de souffrir) »

In : Les Damnés d la Terre (chapitre 4 / Sur la Culture nationale)

« En Afrique, la littérature colonisée des vingt dernières années n'est pas une littérature nationale mais une littérature de nègres. Le concept de négritude par exemple était l'antithèse affective sinon logique de cette insulte que l'homme blanc faisait à l'humanité. Cette négritude ruée contre le mépris du Blanc s'est révélée seule capable de lever interdictions et malédicitions »

Le Noir, dans la mesure où il reste chez lui, réalise à peu de choses près le destin du petit Blanc. Mais qu'il aille en Europe, il aura à repenser son sort. Car le nègre en France, dans son pays, se sentira différent des autres. On a vite dit : le nègre s'infériorise. La vérité est qu'on l'infériorise. Le jeune Antillais est un Français appelé à tout instant à vivre avec des compatriotes blancs. Or la famille antillaise n'entretient pratiquement aucun rapport avec la structure nationale, c'est-à-dire française, européenne. L'Antillais doit alors choisir entre sa famille et la société européenne ; autrement dit, l'individu qui monte vers la société – la Blanche, la civilisée – tend à rejeter la famille – la Noire, la sauvage – sur le plan de l'imaginaire, en rapport avec les Erlebnis infantiles que nous avons décrites précédemment.

Et le schéma de Marcus devient dans ce cas :

Famille ← Individu → Société

la structure familiale étant rejetée dans le « ça ».

Le nègre s'aperçoit de l'irréalité de beaucoup de propositions qu'il avait faites siennes, en référence à l'attitude subjective du Blanc. Il commence alors son véritable apprentissage. Et la réalité se révèle extrêmement résistante... Mais, nous dira-t-on, vous ne faites que décrire un phénomène universel – le critère de la virilité étant justement l'adaptation au social. Nous répondrons alors que cette critique porte à faux, car nous avons justement montré que, pour le nègre, il y a un mythe à affronter. Un mythe solidement ancré. Le nègre l'ignore, aussi longtemps que son existence se déroule au milieu des siens ; mais, au premier regard blanc, il ressent le poids de sa mélanine<sup>10</sup>.

Le  
Personne noire, personne blanche

Je ne pouvais plus, car je savais déjà qu'existaient des légendes, des histoires, l'histoire, et surtout l'*historicité*, que m'avait enseignée Jaspers. Alors le schéma corporel, attaqué en plusieurs points, s'écroula, cédant la place à un schéma épidermique racial. Dans le train, il ne s'agissait plus d'une connaissance de mon corps en troisième personne, mais en triple personne. Dans le train, au lieu d'une, on me laissait deux, trois places. Déjà je ne m'amusais plus. Je ne découvrais point de coordonnées fébriles du monde. J'existaient en triple : j'occupais de la place. J'allais à l'autre... et l'autre évanescant, hostile mais non opaque, transparent, absent, disparaissait. La nausée...

J'étais tout à la fois responsable de mon corps, responsable de ma race, de mes ancêtres. Je promenai sur moi un regard objectif, découvris ma noirceur, mes caractères ethniques – et me défoncèrent le tympan l'anthropophagie, l'arriération mentale, le fétichisme, les tares raciales, les négriers, et surtout, et surtout : « Y a bon banania. »

Ce jour-là, désorienté, incapable d'être « dehors » avec l'autre, le Blanc, qui, impitoyable, m'emprisonnait, je me portai loin de mon être-là, très loin, me constituant objet. Qu'était-ce pour moi, sinon un décollement, un arrachement, une hémorragie qui caillait du sang noir sur tout mon corps ? Pourtant, je ne voulais pas cette reconsideration, cette thématisation. Je voulais tout simplement être un homme parmi d'autres hommes. J'aurais voulu arriver lisse et jeune dans un monde nôtre et ensemble édifier.

Mais je refusai toute tétonisation affective. Je voulais être homme, rien qu'homme. D'aucuns me reliaient aux ancêtres miens, esclavagisés, lynchés : je décidai d'assumer.

Et voilà, ce n'est pas moi qui me crée un sens, mais c'est le sens qui était là, préexistant, m'attendant. Ce n'est pas avec ma misère de mauvais nègre, mes dents de mauvais nègre, ma faim de mauvais nègre, que je modèle un flambeau pour y fouter le feu afin d'incendier ce monde, mais c'est le flambeau qui était là, attendant cette chance historique.

En termes de conscience, la conscience noire se donne comme densité absolue, comme pleine d'elle-même, étape préexistante à toute fente, à toute abolition de soi par le désir. Jean-Paul Sartre, dans cette étude, a détruit l'enthousiasme noir. Contre le devenir historique, il y avait à opposer l'imprévisibilité. J'avais besoin de me perdre dans la négritude absolument. Peut-être qu'un jour, au sein de ce romantisme malheureux...

En tout cas j'avais besoin d'ignorer. Cette lutte, cette redescente devaient revêtir un aspect achevé. Rien de plus désagréable que cette phrase : « Tu changeras, mon petit ; quand j'étais jeune, moi aussi... tu verras, tout passe. »

La dialectique qui introduit la nécessité au point d'appui de ma liberté m'expulse de moi-même. Elle rompt ma position irréfléchie. Toujours en termes de conscience, la conscience noire est immanente à elle-même. Je ne suis pas une potentialité de quelque chose, je suis pleinement ce que je suis. Je n'ai pas à rechercher l'universel. En mon sein nulle probabilité ne prend place. Ma conscience nègre ne se donne pas comme manque. Elle est. Elle est adhérente à elle-même.

On nous objectera qu'il n'y a rien de psychotique chez les Noirs dont il est question ici. Toutefois, nous voudrions citer deux traits hautement significatifs. Il y a quelques années, nous avons connu un Noir, étudiant en médecine. Il avait l'impression *infernale* de n'être pas estimé selon sa valeur, non pas sur le plan universitaire mais, disait-il, humainement. Il avait l'impression *infernale* que jamais il n'arriverait à se faire reconnaître en tant que confrère par les Blancs et en tant que docteur par les malades européens. À ces moments d'intuition délirante<sup>26</sup>, les moments féconds<sup>27</sup> de la psychose, il s'enivrait. Et puis, un jour, il s'engagea dans l'armée comme médecin auxiliaire ; et, ajoutait-il, pour rien au monde je n'accepte d'aller aux colonies où d'être affecté à une unité coloniale. Il voulait avoir sous ses ordres des Blancs. C'était un chef ; comme tel, il devait être craint ou respecté. C'est en fait ce qu'il voulait, ce qu'il recherchait : amener les Blancs à avoir avec lui une attitude de Noirs. Ainsi se vengeait-il de l'*imago* qui l'avait de tout temps obsédé : le nègre effrayé, tremblant, humilié devant le seigneur blanc.